MONSIEUR VINCENT

Dialogues du Film

Film de Maurice CLOCHE,
Dialogues de Jean ANOUILH,
Personnage de saint Vincent interprété par Pierre FRESNAY, 1948

CHATILLON-les-DOMBES

En 1617, Monsieur Vincent a été nommé Curé de Châtillon. Il marche, baluchon sur l'épaule, vers ce qui va être sa paroisse. En cours de route, il demande son chemin. On lui répond :

- Hooo... ! C'est par là Châtillon... Nous, on n'y va pas.

Et il entre dans le bourg. Portes et fenêtres sont fermées : les habitants redoutent la peste. Des volets entrebâillés, des pierres sont lancées sur Monsieur Vincent dont les pas résonnent dans les ruelles vides. Le voici, enfin, sur le seuil de l'église. Son cœur se serre en voyant l'état lamentable des lieux... Il avise une bon ne femme qui semble occuper la place :

- Hé! ma bonne dame... hé !
- Qu'est-ce que vous cherchez ?
- Je suis votre nouveau Curé !
- Hein ?
- Je suis votre nouveau Curé !
- Y a plus de Curé ! Y a plus de Curé depuis bon temps à Châtillon, et y en aura pas de si tôt.
- Qu'est-ce qui se passe ? Tout est fermé dans le pays !
- Ils sont tous maudits
- Où habite M. BEYNIER ?
- Hein ? Où ...?
- M. BEYNIER ?
- Ils sont tous maudits !

Monsieur Vincent s'en va. Des bruits de musique s'échappant d'une maison lui donnent à croire que c'est là le logis qu'il cherche.

CHEZ MONSIEUR BEYNIER

Monsieur Vincent lève et laisse retomber le marteau de la porte, un judas s'entrouvre :

- Qu'est-ce que c'est ?
- Je suis chez Monsieur BEYNIER ?
- Qu'est-ce que vous voulez ?
- Allez dire à votre maître que Monsieur DEPAUL est là.
- Monsieur DEPAUL ? Ne connais pas !

répond le maître à qui le domestique est allé dire l'identité de l'importun. Et Mr. BEYNIER de continuer :

- Je t'ai dit que la consigne était de n'ouvrir à personne, imbécile ! Personne ! C'est clair ? Personne !

Et, tourné vers Louise de Marillac qui est du nombre de ses hôtes :

- Ces imbéciles, ma chère, sont capables de faire entrer la peste chez moi !

Le domestique est venu retrouver Monsieur Vincent, toujours de l'autre côté de la porte :

- Passez votre chemin ; on ne connaît pas Monsieur DEPAUL !
- Je suis votre Curé. Je vous dis que M. BEYNIER m'attend. J'ai une lettre pour lui .
- Allez, allez ! Pas d'histoires ! je vous dis qu'on n'ouvre pas !
- Je suis Monsieur Depaul, allez dire à votre maître que je suis Monsieur Vincent Depaul !

Comme le ton a monté, Mr. BEYNIER s'est approché de la porte :

- Arrêtez ! (et au domestique :) *Ouvre le judas.... O Excusez-moi Monsieur Depaul, j'avais en effet oublié votre nom ; je vous attendais...Vous venez d'arriver, n'est-ce pas ?*
- Oui, au courant de l'après-midi.

- *Vous êtes venu directement ici ? Vous n'avez rencontré personne dans le village ?.*
- *Non. Pourquoi ?*
- *Eh bien ...*(La porte s'ouvre) *Soyez le bienvenu, Monsieur Depaul .*

Monsieur Vincent entre ; Des gens sont là, qui mangent, boivent et dansent ...

Mr. BEYNIER interroge :

- *Alors, vous avez fait bon voyage ?*
- *Pas mauvais.*
- *Pourtant, la peste a frappé.*
- *Qui ?*
- *Oh ! une femme du vieux quartier. On l'a murée chez elle avec ce qu'elle possède. Quand elle sera morte, on brûlera le tout et, grâces au ciel, nous en serons quittes pour quelques jours de musique entre bons amis.*

Mr. BEYNIER a fait asseoir Monsieur Vincent à une table

- *Un petit peu de poulet ?... Vous ne mangez rien ?*
- *Depuis quand a-t-on enfermé cette femme ?*
- *Depuis trois jours ! Il faut avoir un peu de patience, Monsieur : il y en a qui mettent huit à dix jours pour mourir... Vous devriez vous mettre au bilboquet, rien de tel pour faire passer le temps !*
- *Il faut faire quelque chose ! Continue Monsieur Vincent.*
- *Il faut, lui* (rétorque son hôte)*, bien manger, boire, danser, être gai ! C'est le seul remède connu !*
- *Où habite cette femme ?*
- *Quelle femme ?*
- *La pestiférée .*
- *Pourquoi, Monsieur ?*
- *Excusez-moi, je veux aller la voir.*
- *Vous ne savez pas ce que vous dites, Monsieur ! Il ne saurait être question de vous exposer inutilement à la contagion. D'ailleurs, votre appartement est prêt ici ! Vous devez être las, et le plus sage est de vous reposer .*
- *De toutes façons, Monsieur, je n'habiterai pas ici. Je suis curé de Châtillon, j'habiterai le presbytère !* (éclats de rire)
- *Monsieur Depaul, vous vous faites de drôles d'idées sur les commodités de cette bâtisse : il y a dix ans que les Curés de Châtillon y ont renoncé !*
- *J'y habiterai quand même ! Faites-moi donner mes affaires, s'il vous plaît, Monsieur, et indiquez-moi la maison de cette femme .*
- *Ah ! Monsieur, trêve de rire ! Nous serions ravis de vous garder parmi nous, mais si vous sortez de cette maison, ce soir, je vous avertis que je ne pourrai plus vous y recevoir.*
- *Excusez-moi, Monsieur, mais j'y compte bien.* (Et au domestique) *Apporte-moi mon baluchon. Hé, toi, dis-moi où habite cette femme qui est malade.* (Silence de l'interpellé) *Je suis ton Curé ; je t'interroge, réponds !*
- *La petite maison, avec le feu devant.*
- *Je te remercie.* (à M. BEYNIER) *: A demain !* (au domestique) *Ouvre, ouvre !* (et à Mr BEYNIER) *Excusez-moi, Monsieur, mais je dois aller voir cette femme. Je vous remercie de votre bon accueil.*

Monsieur Vincent une fois sorti, M. BEYNIER dit à ses hôtes :

- *Je suis navré, mes amis, mais je ne me serais jamais douté... Il m'avait été recommandé par un de mes amis de Lyon..*

Une des dames ramassant un papier tombé à terre :

- *Il a perdu quelque chose, notre petit curé*

Elle tend le papier à M. BEYNIER, qui dit :

- *Vous plairait-il d'écouter, mes amis ? C'est très, très drôle* (et il lit à haute voix) *Résolution envers les pauvres mes maîtres : regarder ce qu'il ....*

Une dame :

- *Dimanche, j'irai à la messe.*

Mr BEYNIER reprend

- *Dimanche ? il sera parti ou il sera mort !*

Accompagné d'aboiements de chiens, Monsieur Vincent se rend chez la pestiférée. Il la trouve morte et, près d'elle, une petite fille, qu'il emmène avec lui :

- *N'aie pas peur, petite.*

CHEZ LE MENUISIER :

Monsieur Vincent appelle, à travers la porte :

- *Hé, menuisier ! Tu as un cercueil à faire ! ...Tu entends, menuisier : il y a un cercueil à faire. Tu dois le faire ! ... Ouvre ! Ouvre !... Je suis ton curé ... Ouvre, si tu n'es pas un poltron et un ...* (à la fillette) *N'aie pas peur !*

A ce moment, des cris — les cris d'un duel — s'échappent d'une maison voisine. C'est la maison de Mr. de ROUGEMONT, seigneur de Châtillon

CHEZ MONSIEUR de ROUGEMONT

Monsieur Vincent a frappé à la porte, et Mr. de ROUGEMONT, qui est en train de se battre en duel, crie :

- *Entrez !... Qui es-tu ?*
- *Je suis le curé de Châtillon.*
- *Touché... Il n'y a plus de curé à Châtillon !*
- *Eh si ! depuis une heure.*
- *Que voulez-vous, Monsieur ?*
- *Vous êtes le seigneur de ce village, Monsieur. Je viens vous présenter mes respects et vous demander de donner des ordres pour qu'on enterre la mère de cette petite, qui vient de mourir.*
- *Monsieur le Curé, j'accepte vos respects et je vous souhaite la bienvenue à Châtillon. Mais je me bats demain et j'ai autre chose à faire... En garde...*
- *Le menuisier refuse de faire le cercueil, et cette femme ne doit pas rester sans sépulture. Vous êtes le seigneur de ce village : votre devoir ...*
- *Devoir ? ! Quel devoir ?* (et désignant la fillette) *Qu'est-ce que c'est ca ?*
- *La fille de cette femme atteinte de la peste. On l'avait laissée enfermée avec elle!*
- *Est-ce que vous êtes fou ?! La peste !... Sortez tout de suite ou je vous ... Vous allez nous faire crever !*

AU PRESBYTÈRE

Avec la fillette, Monsieur Vincent se rend au presbytère . Celui-ci est occupé par un vieux soldat, qui a perdu une jambe dans un combat. Il interpelle Monsieur Vincent avec hargne :

- *Qu'est-ce que tu veux ?*
- *Nous abriter, quoi !*
- *Je suis ici chez moi fous-moi le camp !*
- *Moi aussi, je suis chez moi.*
- *Je te dis que je suis ici chez moi. Il n'y a pas de presbytère ? Je suis le curé de Châtillon.*
- *Y a plus de curé à Châtillon ! Y a plus de curé nulle part ! ... Ni de bon Dieu ! Fous-moi le camp !*
- *Le Bon Dieu, tu le Verras un jour. Le curé, tu peux le voir tout de suite : il y en a un au moins à Châtillon, et c'est moi !*
- *Curé ou pas curé, je n'aime pas qu'on se foute de moi !*
- *Non. Personne n'aime...*

Monsieur Vincent s'est approché du feu ... sur lequel chauffe une marmite ; et il demande :

- *Elle est cuite, ta soupe ?*
- *Sors d'ici.*

Monsieur Vincent installe la fillette à table et lui sert de la soupe, et il dit, tandis que l'enfant s'est jetée voracement sur la miche de pain :

- *Si on la laisse avec le pain, elle va s'étouffer.* (à la fillette) *: Attends ! ...* (au vieux soldat) *: Tu la manges avec quoi, ta soupe ?*
- *Tu veux que je te saigne, dis ? Fous-moi le camp !*
- *Tu me tuerais pour défendre ta soupe ?*
- *Oui ! et tu ne serais pas le premier !*
- *La petite a faim : elle n'a rien mangé depuis trois jours. Allez, rentre ton couteau. Trouve-moi une cuiller.*
- *Nom de Dieu !*
- *Et n'insulte pas le nom du Seigneur devant moi : il t'a créé avec amour, comme il a créé cette petite.* (Le vieux soldat lui lance une cuiller)
- *Je te remercie.* (à la petite) *Doucement, doucement ! Tu en auras d'autre ...* (au vieux soldat) *Je vais te faire rire : tu es le premier chrétien que j'ai rencontré à Châtillon*
- *Ah !*
- *Où as-tu perdu ta jambe ? A la guerre ?*
- *J'ai été dix ans avec Bassompierre.*

- Alors, tu es un brave et nous nous entendrons très bien tous les deux. ... Tu y crois, toi, à la peste ? ...La petite est la fille de la pestiférée. Je vais faire le cercueil pour enterrer la mère, mais, demain, j'aurai peut-être besoin de toi.
- Pour ça, vous ne m'aurez pas !
- Pourquoi ? La mort, c'est toujours la mort, et tu l'as risquée mille fois.
- Pas comme ça ... Oui, mais pas comme ça.
- Comment t'appelles-tu ?
- Lapogne
- Si je rencontre un jour le maréchal de Bassompierre, je lui dirai : votre fameux Lapogne qui n'a pas peur des Espagnols,.... avait peur des maladies comme une vieille femme.

Monsieur Vincent commence à fabriquer le cercueil. Bientôt, le vieux soldat lui prend l'outil d'entre les mains, et dit :

- Laissez-moi faire : Je sais mieux que vous .

AU CIMETIÈRE :

Le glas sonne. Tout en portant, avec Lapogne, le cercueil, Monsieur Vincent psalmodie. Après la dernière prière, et tandis que Lapogne jette de la terre sur le cercueil, Monsieur Vincent s'adresse aux curieux qui, de plus en plus nombreux, se sont approchés :

- Vous voyez, je suis encore vivant !... Cette femme n'avait pas la peste et vous l'avez laissée mourir criminellement... Si je n'avais pas enfoncé la porte hier soir, cette petite serait morte comme elle,... dévorée peut être par les chiens... En priant pour la morte tout à l'heure, j'ai demandé à Dieu de vous pardonner aussi. Là où elle est maintenant, j'ai tout lieu de croire qu'elle prie pour vous... Qu'allez-vous faire de cette enfant que Dieu vous a laissée ? ... Il lui faut un autre foyer, une autre mère... Qui la prendra ?... Je ne m'adresse pas à ceux qui ont trop. Je m'adresse à la plus pauvre, à celle qui a juste assez pour les siens... Que celle-là, seulement, s'avance et qu'elle prenne cette petite par surcroît ! et le Seigneur lui sourira, lui qui a été plus pauvre et plus abandonné encore.

Une femme se présente

- Il y en a déjà cinq à la maison...
- C'est bien, je te la donne. (à la fillette) *Va !* (à la foule) *C'est demain dimanche. L'église sera en ordre. Je dirai la messe à 8 heures.*

CHEZ LE CHÂTELAIN

Blessé à la cuisse au cours du duel, Mr. de ROUGEMONT est ramené chez lui sur un brancard ; il active ses gens :

- Plus vite, imbéciles ! Vous allez mettre huit jours pour passer ?
Allons, allons ! Filez !

Il y a foule dans la rue : les gens sortent de la messe.

Mr. de Rougemont est enfin allongé chez lui. Mais il s'impatiente :

- Mais enfin, où est-il ce chirurgien ? Qu'est-ce qu'il fait ?

Sa fille lui répond :

- Père, ne vous inquiétez pas : il a peut-être été appelé dans un autre village.
- Mon grand-père avait un chirurgien chez lui et quand il était malade, on le soignait... Maintenant... De mon temps, on ne pensait que d'être honnête et à bien servir son seigneur ! ... Mais enfin, qu'est-ce qu'il fait ?

Louise de Marillac intervient :

- Restez bien calme mon oncle, il va venir.
- Ma pauvre amie, tu t'en souviendras de ton séjour à Châtillon : un blessé à soigner et ... la peste par-dessus le marché !
- Ce n'était pas la peste, puisque notre nouveau curé a enterré cette femme et qu'il dit la messe ce matin.
- C'est sa faute si je suis blessé ! Je sais ce que je dis Depuis qu'il est ici rien ne tourne plus rond. D'habitude, c'était moi qui... (aux domestiques qui sont allés chercher un chirurgien) *Eh bien ! Bougres d'ânes ! Vous en mettez du temps pour ramener le chirurgien ! Vous me laissez crever!*
- Monsieur le comte, j'ai cherché...
- Tu me laisses saigner...
- J'ai fait tout je village, Monsieur le Comte ...
- Silence !

- Monsieur le comte, ...
- Silence, que je te dis !

Quelqu'un entre ; croyant que c'est le chirurgien, M. de Rougemont crie :
- Alors, c'est comme cela que tu me laisses saigner ?
Mais il se retourne et aperçoit Monsieur Vincent.
- non ?! ...qu'est-ce que vous venez faire ici, vous ?!
- Je suis venu : le chirurgien est introuvable.
- Foutez-moi le camp immédiatement !... Mon épée ... Porte-moi ...
- Eh bien !...vous n'avez plus rien à faire avec votre épée pour un bon bout de temps, je le crains ...
- Si vous croyez que cela va se guérir avec du latin, un coup pareil !
Monsieur Vincent s'adresse à Louise de Marillac :
- Mademoiselle faites-moi ... donnez-moi une cuvette d'eau et une ... Il me faudra peut-être un scalpel ou, à défaut, une dague très aiguë.

Mr. de Rougemont :
- Je ne suis pas encore saigné ? .. Ah! vous êtes un drôle de curé, vous ! Fossoyeur, chirurgien ... Où est-ce que vous avez appris à faire tout cela ?
Tout en soignant son "patient ", Monsieur Vincent converse avec lui :
- J'ai été enlevé par les Barbaresques, et je suis resté deux ans esclave à Tunis, chez un médecin. J'avais été blessé pendant le combat sur le bateau ; alors il m'a soigné, et m'a appris à soigner les autres.
- Pendant le combat, vous vous êtes battu, vous ? Avec quoi ? Avec votre chapelet ? Le son Dieu a donc dit qu'on pouvait tuer son semblable ?
- Il n'a jamais dit qu'il fallait se laisser prendre comme un lapin !
- Ah ! Ah ! vous me plaisez, vous !...Si tous les curés étaient comme vous, j'irais à la messe.
- Ce dimanche, ce sera peut-être un peu tôt ; mais, dans quinze jours, je compte bien vous y voir.
- Apportez-moi à boire ! commande Mr. de Rougemont à ses gens.
- Ah ! oui, dit Monsieur Vincent, *Je boirais bien un verre de vin : je n'ai rien pris depuis hier... Mais, vous, vous ne boirez pas r*
- Je ne boirai pas ?...On ne m'a jamais parlé sur ce ton ! ...C'était bon autrefois ; les seigneurs avaient encore des droits. Maintenant, nos paysans ne sont plus que des fainéants ; ils ne pensent plus qu'à... Moi aussi, je suis pauvre ! et il tend la main vers la coupe de vin ; mais Monsieur Vincent :
- Non !
Et Monsieur Vincent trempe les lèvres dans le vin.
- Un doigt ! Un tout petit doigt ! Implore le seigneur.
- Non !
Tout en buvant, Monsieur Vincent continue:
- Vous êtes moins pauvre qu'eux ; alors, vous leur devez tout.
- Si on vous écoutait, ce serait beau !
- Oui, ce serait beau !... Cette petite fille de la morte, que vous avez chassée hier, savez-vous qui l'a recueillie, qui partage avec elle son pain ?
- Non.
- La femme la plus pauvre du pays, celle qui avait cinq enfants à nourrir... Maintenant, les riches de Châtillon sont tranquilles chez eux, bien au chaud, et il leur semble que le monde est en ordre comme leur maison... Et elle, dans sa masure, elle a pris ce poids supplémentaire. Elle veillera un peu plus tard sur son rouet ; elle se lèvera encore un peu plus tôt le matin... C'est elle qui est riche.
- Évidemment, quand on vous écoute... Mais, qu'est-ce que vous voulez, le monde est comme il est.
- Il est comme on le fait, Monsieur !

CHEZ LA PAUVRESSE QUI A ACCUEILLI LA FILLE DE LA MORTE
Louise de Marillac est venue l'aider. La pauvresse en est toute ébahie, et elle dit :
- Une grande dame chez nous ! ...On n'a jamais vu ça !... Moi, je suis là, debout, à vous regarder !...
- Vous en avez fait assez depuis ce matin avec les autres. Alors, laissez-moi !
Et Louise s'occupe de l'orpheline. Les autres enfants arrivent:
- Maman !

- *Oui, oui !* leur répond la mère, qui ajoute, *à l'adresse de Louise : Et puis, vous allez salir votre belle robe ! Ici ce n'est même pas balayé. Tiens... Mais qu'est-ce qui se passe depuis hier à Châtillon ?*
- *Alors, voilà votre petite famille ?*

CHEZ MONSIEUR ET MADAME DE GONDI

C'est à leur insu que Monsieur Vincent a déserté la maison des Gondi pour prendre la cure de Châtillon. Mais Madame de Gondi ne peut se faire à l'absence de son confesseur. Le dialogue suivant se déroule sur un fond de musique. Un visiteur de marque est là ; il interroge un domestique :

- *Alors ?*
- *Monsieur le Comtes Madame la Comtesse prie Monsieur le Comte...*
- *Madame la Comtesse ne veut recevoir aucune visite.*
- *Bien.*

A un autre visiteur :

- *Je suis navré. Madame de Gondi est souffrante et ne pourra recevoir nos hommages.*
- *Pas grave, j'espère ?*
- *Non, non , elle a une très grande contrariété.*

Dans une autre pièce de la maison, Madame de Gondi reçoit un prêtre de l'archevêché de Paris, et elle en arrive à lui dire :

- *Je ne veux pas vous rebattre les oreilles avec le grandeur de notre Maison, mais enfin, les Gondi devraient avoir assez d'ascendant sur l'administration de ce Royaume, pour retrouver un homme à eux, qui s'est enfui !*
- *Je pense que déjà des recherches sont certainement entreprises, sinon il faudrait déposer une plainte...*
- *Une plainte ! Une plainte contre Monsieur Depaul ! une plainte contre mon confesseur !...contre le précepteur de mes enfants !... C'est un prêtre, Monsieur l'abbé, un prêtre ! Et il est introuvable ! Alors que nous sommes archevêques de Paris d'oncle en neveu, depuis un demi-siècle ! ...*

Enfin, un prêtre !... Monsieur Depaul dit sa messe en ce moment quelque part !

- *Monseigneur a fait envoyer, sur vos ordres, des émissaires à tous les évêchés de France...Il n'a laissé aucun indice à son départ ?*
- *Si , un mot d'excuses, un mot très ferme... pour me dire qu'il croyait de son devoir... Puis on a aussi retrouvé dans sa chambre un brouillon, une petite liste de résolutions, qui contenait des choses admirables... Oui, mais où est-il allé les sacrifier ? Dans quel trou ? Chez quels sauvages ?*

A CHATILLON

Mme de GONDI a fini par découvrir le "trou" où Monsieur Vincent met ses résolutions en pratique. Elle se rend donc, en carrosse, à Châtillon. Elle y arrive au moment où Monsieur Vincent est en pleine distribution de soupe à des malheureux. Elle l'interrompt dans son service :

- *Un instant, je vous prie !*
- *Madame, le ciel a voulu cette rencontre pour me permettre de m'excuser de mes torts envers vous.*
- *Ce n'est pas une rencontre. Le ciel ne l'a pas voulue. C'est moi ! J'ai fini par apprendre où vous étiez ; je venais vous chercher. Pourquoi m'avez-vous laissée ?*
- *J'ai été nommé curé de ce village, Madame, je me dois à ces âmes.*
- *Et mon âme à moi ?... Vous savez, mon Père, quel besoin j'avais de votre direction.*
- *Dieu y pourvoira.*
- *Et l'âme de mes enfants, dont vous étiez chargé ?*
- *Paris ne manque pas d'éminents ecclésiastiques, Madame. Vous trouverez un autre confesseur moins indigne. Excusez-moi... Ces pauvres gens, qui n'ont rien, attendent la soupe que je leur distribue chaque jour : ils ont faim ... faim !*
- *Monsieur Depaul !... Mon Père !... j'ai faim comme eux, j'attends comme eux. Pour une seule âme à sauver, le berger de l'Évangile a laissé toutes les autres !*
- *Ce n'est pas assez de sauver une âme, et ceux-là, Madame, sont plus malheureux que vous.*
- *Le fait qu'une seule femme qui s'ennuie et qui craint pour son salut, c'est trop peu pour vous ? J'ai douze mille âmes sur mes terres ; je vous les donne !*

Louise de Marillac, qui aidait Monsieur Vincent à distribuer la soupe, et qui pressent ce qui va arriver, dit à une femme :

- *Vous qui avez le temps, le matin, vous viendrez aider à distribuer la soupe.*

- Pourquoi ? Monsieur Depaul va nous quitter ?
- Je le crois !

CHEZ LES GONDI

C'est la cérémonie de la signature du contrat de fondation de la Congrégation de la Mission. Il y a là Mr et Mme de GONDI, Monsieur Vincent, des notaires... L'un de ceux-ci est en train de lire un passage de l'acte officiel :

- Messire Philippe Emmanuel de GONDI, comte de Joigny, marquis des Îles d'Or, général des galères de France, et haute et puissante Dame Françoise Marguerite de SILLY, baronne de Montmirail, et ledit seigneur son mari s'engagent à verser à Monsieur DEPAUL, prêtre du diocèse d'Acqs, une somme de 45.000 livres, qui, sur l'avis desdits seigneur et dame, sera employée en fonds de terre ou rente constituée dont les profits et revenus devront servir à l'entretien, vêtement et nourriture de six personnes ecclésiastiques, qui iront de village en village, aux dépens de leur bourse commune, prêcher et instruire le pauvre peuple des campagnes.

Monsieur Vincent compte l'argent et, se sentant observé, il dit :

- Je sais...., je vérifie : cet argent est maintenant l'argent des pauvres, je leur en dois compte.
- On le couvre d'or et il vérifie ! murmure un des hommes de loi*, Quel drôle de bonhomme !*

Madame de Gondi à Monsieur Vincent :

- Eh bien ! Vous êtes content, cher Père ?
- Pardonnez-moi, Madame, je serai content plus tard, quand j'aurai fait quelque chose.
- Vous pouvez tout maintenant.
- La Providence peut tout... Moi, je vais essayer de faire un peu, si Dieu le veut bien.
- Vous dînez avec nous, Monsieur. Madame la duchesse de Chevreuse nous fera l'honneur de venir.
- Je ne suis plus habitué au monde.
- Il le faut, Monsieur : vous avez demandé au monde de vous aider, vous ne pouvez plus l'ignorer maintenant. A tout à l'heure !

LA RENCONTRE DE Mr. PORTAIL

Ce même jour, Monsieur Vincent se dispose à se rendre au dîner où sera présente la duchesse de Chevreuse. Dans la galerie de l'hôtel des Gondi, il aperçoit un jeune prêtre qui ose à peine lever les yeux vers lui. Monsieur Vincent l'interpelle :

-Vous attendez quelqu'un ?
- Oui, Monsieur, j'attends Monsieur Depaul. Je suis le second vicaire de Montmirail.
- Dis-moi, ce n'est pas l'accent de Montmirail qui chante comme ça ! D'où es-tu?
- Des Landes.
- De quel cote des Landes ?
- Près de Dax.
- Ah!... J'ai connu un petit garçon des environs de Dax, ... un petit garçon qui n'avait pas envie de se pousser dans le monde, lui non plus... Qu'est-ce que tu faisais avant ?
- Mes parents sont très pauvres... Je gardais les moutons.
- Et tu en as honte ?... Le petit garçon dont je te parle, lui, gardait les cochons !... Ecoute, retourne à Montmirail, ne va pas faire la révérence à Madame ; je lui dirai que tu es venu. Là-bas, va voir tes pauvres,
- ton pauvre, si tu n'en as qu'un,
- va le voir toi-même. Surtout ne laisse personne se mettre entre toi et lui. Crois-moi, tu en as besoin de ton pauvre, au moins autant qu'il a besoin de toi !

Un domestique intervient :

- Monsieur Depaul !
- Qu'est-ce que c'est ?
- Madame la duchesse de Chevreuse vient d'arriver, et Madame vous prie de bien vouloir regagner la salle.
- J'y vais.... A bientôt, petit, nous nous reverrons. Je vais me montrer à Madame la duchesse de Chevreuse qui veut me voir. Toi, va voir tes pauvres, et ne perdons pas notre temps tous les deux !

CHEZ RICHELIEU, LE CARDINAL-MINISTRE

Monsieur Vincent entre dans le bureau du Cardinal. Celui-ci, assis à sa table de travail, a dans les bras, des petits chats qu'il caresse. Il s'adresse à Monsieur Vincent :

- *Approchez, Monsieur Depaul... Je vous ai fait venir parce que j'ai beaucoup entendu parler de vous. Par des femmes, d'ailleurs ! Madame de Gondi a lancé la mode : toutes les grandes dames de la Cour ne jurent que par vous. C'est déjà une bonne chose : pendant ce temps-là, elles ne cherchent pas à me faire assassiner !... Mais j'ai pensé que vous pourriez m'être plus utile encore.*
- *Je crains que Votre Éminence ne s'abuse sur mes talents : je ne suis qu'un pauvre prêtre de campagne.*
- *Tout le monde ne peut pas l'être, Monsieur !... Reste à considérer ce que l'on fait dans la suite. Voulez-vous me servir, Monsieur ?... Ces missions que vous avez organisées, m'ont paru une chose intelligente. A conduire les hommes, on perd parfois un peu de vue la charité. ...* (à ses chats) *Petites brutes !... Ces petites bêtes, qui pourtant me reposent des hommes, sont les plus cruelles du monde : il n'est pas de jour qu'elles ne me fassent saigner... De quoi parlions-nous ?*
- *De la Charité.*
- *Votre amie !... Je l'aimerais aussi peut-être, si les gens qui travaillent contre la France m'en laissaient le temps. Je n'ai pas le loisir de penser à elle, mais je puis vous aider, vous qui y pensez... Ce que vous avez essayé en petit, voulez-vous l'entreprendre en grand ? Vous êtes aux Gondi. M. de Gondi est général des Galères. J'ai songé à créer un poste pour vous : Aumônier réal des Galères de France.*
- *Non ?!*
- *Monsieur Depaul, vous avez une étrange façon d'apprendre les bonnes nouvelles : vous vous décomposez !*
- *J'ai peur, Monseigneur, je ne peux pas accepter.*
- *Peur de quoi, Monsieur ? Vous êtes un organisateur remarquable, tout vous réussit. Vous craignez d'être au-dessous de la tâche que je vous propose ?*
- *Non, Éminence, le Seigneur m'aidant, je pense venir à bout de toutes les tâches, avec patience, avec humilité.*
- *Alors, de quoi avez-vous peur, Monsieur ?... Parlez !*
- *De ce que vous voulez bien appeler ma réussite, Monseigneur, Je suis un pauvre fils de paysans. J'ai voulu être prêtre pour aider au salut de plus pauvres que moi. Et depuis que les puissants de ce monde ont jeté les yeux sur moi, depuis qu'ils m'ont donné les moyens de "faire grand ", comme ils disent, je sens l'essentiel m'échapper.*
- *L'essentiel ?*
- *Oui, Monseigneur. Depuis que je suis rentré à Paris et que j'organise, vous voulez bien me dire que j'ai fait beaucoup. J'ai vu beaucoup de grands ; je leur ai parlé beaucoup pour les persuader de donner un peu de leur argent et de leur temps afin d'aider les pauvres... Mais je n'ai pas appelé un pauvre par son nom ; je ne connais plus les visages, je ne sais plus le nom d'un seul pauvre. C'est cela qui me fait peur. Je ne suis pas sur de ne pas être en train de me tromper.*
- *Monsieur, chacun a son rôle à jouer ici-bas, tel qu'il nous a été distribué. Croyez-vous que je sache des noms, moi ?... que j'aie le loisir de me réchauffer à des visages d'hommes ? J'appelle un officier inconnu, que je ne regarde pas. Il vient. Il emporte un ordre dans une province. Là-bas, une armée d'inconnus, sans visages, se met en marche pour son destin. Ou bien, dans une prison, au petit matin, on coupe une tête inconnue... Il n'y a que mon Roi et la France qui aient des noms et des visages que je connaisse... Je ne vous demande pas votre sentiment, Monsieur Depaul, ni vos préférences : je vous nomme Aumônier des Galères, parce que Sa Majesté et la France en ont besoin.*

SUR UNE GALÈRE

Monsieur Vincent est installé sur le château arrière de "La Réale" : une nouvelle galère qui se mesure à la course avec une autre galère, "La Levantine". Les trompettes annoncent la course. Un soleil éclatant brûle les galériens, qui rament à une cadence relativement lente.

On tend une canne à Monsieur Vincent, qui demande :

- *Qu'est-ce que c'est ?*

Un officier lui répond :

- *Le pommeau de cette canne est garni d'essence de parfum, car la chiourme sent mauvais.*

Un commandement retentit :

- *Augmentez la cadence!... Au fouet !... Au fouet !...*

Un officier, près de Monsieur Vincent :

- *C'est passionnant !*

Le capitaine explique :

- Monsieur l'Aumônier général, voilà sans doute qui va heurter votre charité chrétienne, mais le fouet est une nécessité. Nécessité qui n'a rien de féroce. Ceci est un morceau de liège qu'on leur enfonce dons la gueule pour les empêcher de crier... O Souvent, ce qui lâche, c'est le cœur.

Monsieur Vincent écoute de moins en moins. Ses yeux se fixent avec horreur sur l'insupportable spectacle de ces corps mal menés par l'effort surhumain. Soudain, il voit l'un de ces galériens faiblir. Alors, Monsieur Vincent n'écoute plus rien, il bondit, bouscule tout sur son passage et va prendre la place du galérien qui n'en peut plus.

Les officiers veulent donner l'ordre d'arrêter la galère. Le commandant s'oppose :

- C'est une affaire entre Dieu et lui ; nous n'avons pas le droit d'intervenir.

NOUVELLE DÉCISION

Cette expérience achève de dégoûter Monsieur Vincent de toutes les fonctions officielles : il ne veut désormais que servir les pauvres. Alors, à peine remis de la souffrance que lui a value son intervention sur la galère, Monsieur Vincent, en présence des Gondi, dicte son testament :

- Dès maintenant et pour toujours, je laisse ma part d'héritage à mes frères et à ma sœur Marie. Je résigne mes bénéfices des prieurés de Saint-Léonard de Chaumes et d'Ecouis... (il répète) *je résigne mes bénéfices des prieurés de Saint-Léonard-de-Chaumes et d'Ecouis, ainsi que ma charge de curé général de Clichy avec ses bénéfices et privilèges, désirant ne conserver en ce monde aucune trace de pouvoir ou de fortune, pour mieux aimer et servir les pauvres mes frères et mes maîtres.*

A LA RECHERCHE D'UN LOGIS

Voulant vivre pauvre, Monsieur Vincent se met en quête d'un logement. Le voici dans une ruelle dégoûtante. On lui indique une mansarde dans une maison qui tombe en ruines. Il est entré en contact avec la logeuse qui lui dit :

- C'est quelques sous par semaine... et je m'occupe du ménage et, vous verrez vous serez bien... Ici, Monsieur le curé, y a déjà un prêtre qui y a habité... C'est lui qui avait laissé le crucifix... Ce n'est pas le luxe, mais la literie est propre, la maison est honnête...

Monsieur Vincent ne dit rien ; la femme continue :

-Ça ne vous convient pas ?... C'est trop cher ?... Vous trouvez peut-être que ce n'est pas assez bien pour vous ?

- Non, c'est... c'est trop bien !... Merci !

Et Monsieur Vincent s'en va chercher ailleurs. Il frappe à la porte d'une autre maison, aussi minable d'aspect que la première :

- Oui ! lui répond une femme, en entrouvrant la porte.

- Savez-vous si quelqu'un donne à loger ici ?

- la voisine au dessus, peut-être... (des pleurs et cris d'enfant se font entendre)

- J'ai plus de lait, alors il braille.

Monsieur Vincent est monté à l'étage et s'est entendu avec la logeuse. Celle-ci continue :

- Cela vous arrangerait que je vous laisse un peu de pain ?... J'en ai trop... Je loue le petit cabinet, ce n'est pas un palais, mais on peut dormir... J'avais quelqu'un ici, il ne payait pas ! Faut payer d'avance... 3 sols.

Sans plus, Monsieur Vincent met des pièces de monnaie sur la table. Et la femme conclut :

- Vous voilà chez vous pour une semaine... C'est ma fille qui fait le ménage.

Elle sort, rentre chez elle où elle dit à sa fille :

- T'as entendu ?... Il a des sous !... Porte-lui de l'eau !

La fille ne bouge pas : elle voit les intentions perverses de sa mère, alors celle-ci crie :

- Vas-y ou je te cogne !

La fille se rend dans la mansarde de Vincent et dit :

- Voilà de l'eau...

- Merci !

La fille essaye de prendre un air provocant, mais elle est désarmée par celui, douloureux, que lui jette Monsieur Vincent. Elle s'en va.

LE TUBERCULEUX ET MONSIEUR VINCENT

Un peu plus tard, on frappe à la porte de la mansarde. Monsieur Vincent répond en se dirigeant vers la porte :

- Qu'est-ce que c'est ?

Et il ouvre. Entre un jeune homme affreusement maigre, les yeux fiévreux ; il demande :

- C'est plus Lambert qui habite ici ?
- Non, c'est moi.
- Bon...
- Qu'est-ce que tu lui voulais ?
- Il me permettait de venir coucher par terre les nuits où il ne faisait pas bon.
- Reste... Reste ! 0ù couches-tu ?
- Il me prêtait une couverture.
- Tiens !....

Le jeune homme s'allonge par terre et s'enroule dans la couverture. Un moment de silence. Il se met à tousser abominablement. Monsieur Vincent lui dit :

- Tu tousses ?
- Tu parles ! Depuis que je suis au monde, je crache le sang.
- Tu n'as pas d'autre abri qu'ici ?
- Non.
- De quoi vis-tu ?
- J'ne suis pas un mendigot, j'suis ouvrier, j'suis peintre en éventails. Depuis que je tousse tant, ils ne me veulent plus nulle part, chez les patrons : ça fait des taches, et après ça plaît plus aux dames !...

Vacarme épouvantable dans la maison. Le jeune homme rassure Monsieur Vincent :

- Vous n'affolez donc pas ! C'est le type du premier, qui est rentré. Depuis qu'il travaille plus, il bat sa femme toutes les nuits.
- Qu'est-ce qu'il faut faire ?
- Dormir... essayer de dormir... Il y a longtemps que les voisins ont compris. Les enfants vont essayer de dormir dans le couloir... L'homme et la femme finiront par s'arranger : ils boivent autant l'un que l'outre... Vous voyez, tout va se taire... Enfin... ils font moins de bruit... ça fera un enfant de plus pour venir partager les bienfaits de ce monde avec eux...

Un temps de silence, puis on entend :

- oh ! Oh !... oh! - ouou !...

Le jeune homme explique :

- Ça, c'est la folle du troisième. Elle gueule comme ça tous les quarts d'heure ! On s'y fait, vous verrez...

Autres bruits. Monsieur Vincent demande :

- Et ça, qu'est-ce que c'est ?
- Le tisseur... Il a dix gosses et ses vieux avec lui. On le paye un sol à l'heure, alors il travaille aussi la nuit... On ne s'en doute pas dans les églises, hein ? C'est même à se demander si le Bon Dieu s'en doute. Ça ne dort pas, les pauvres, la nuit : ça travaille, ça s'insulte, ça se bat et ça en fait d'autres. Il ne faut pas s'attendrir, il faut faire comme les voisins, il faut s'en foutre. C'est bon pour les riches de s'attendrir. Les pauvres, y-z'en ont assez. Chacun pour soi !

M Vincent ne peut s'endormir. Il prie...

LE LENDEMAIN MATIN

Monsieur Vincent s'est précipité dans l'église où il sait que Monsieur PORTAIL confesse : son confessionnal est entouré de dévotes. Monsieur Vincent frappe à la porte du confessionnel :

- Portail ! Portail !

Le prêtre sort. Son visage s'illumine quand il reconnaît Monsieur Vincent :

- Monsieur Vincent !
- Venez...Venez !... j'ai besoin de vous.
- Monsieur Vincent, mes pénitentes ?!
- Laissez, Portail ! J'ai appris, cette nuit, quelque chose de terrible : qu'avant de songer à sauver leur âme, il faut donner aux malheureux une vie où ils puissent prendre conscience d'en avoir une. Allons !

LE SERVICE DES PAUVRES

Les deux prêtres se mettent donc au service des pauvres. On les voit, dans une salle de l'Hôtel-Dieu, distribuant des repas gratuits. Tout en servant, Monsieur Vincent avise une pauvresse et lui dit :

- Qu'est-ce que tu as fait depuis la dernière fois ? Tu as mendié ?
- J'étais avec les enfants, et puis, depuis que le fils est marié, la bru a dit : "Elle mange trop"... Ce n'est pas vrai, je ne mange pas trop !...
- Je sais. Tu me l'as déjà raconté. Tu n'as plus beaucoup de dents, mais tu te défends tout de même bien à table !
- Oh! Avec une bonne soupe
- Tu l'auras aujourd'hui, ta bonne soupe, et demain aussi... Mais ça coûte cher : il en faut beaucoup tous les jours. Nous sommes pauvres, nous aussi. Tu reviens tous les jours. Je ne sais plus quoi faire pour toi, moi !
- Moi, non plus... j'sais plus quoi faire de moi !
- C'est bon, tu as honte... mais tu nous reviendras.
A un autre
- Oh ! toi, c'est une autre histoire !
- La fatalité !
- Oui ! Tu l'aides un peu, la fatalité !.. Et puis, il n'y a pas que la fatalité : il y a aussi la Providence ; elle donne à manger aux petits oiseaux, c'est entendu, mais ils passent leur journée à chercher leur pain... (En parlant des forces physiques du "client") *C'est solide, ça ; ça peut tenir une pelle !*
- Mais je ne trouve rien.
- Moi, je te trouverai quelque chose. Reviens demain, je te ferai embaucher. Prends un morceau de pain à Monsieur Portail, mais c'est le dernier que tu escroques au Bon Dieu : ton pain de demain, il sera à toi.

Une femme, accompagnée de petits enfants ; elle dit :

- Ils ont faim... Je ne demande pas pour moi.
- C'est bon, tu peux venir tous les jours.

Monsieur Portail intervient :

- Monsieur Vincent, nous n'avons plus de pain !
- Coupez-en d'autre !
- C'est que...
- Allez en acheter d'autre.
- C'est que...
- Ah ! Oui ! Déjà !

Arrive tout un cortège de réfugiés. La personne qui les accompagne, dit :

- Monsieur Vincent, on envoie ça pour vous !
- Qui m'envoie ça ?
- L'hôpital ne peut rien pour eux. La Mère Supérieure est formelle : ils ne sont pas malades. Il faut une maladie.
- Et vous croyez que cela n'en est pas une, ma Sœur ?
- Quoi ?
- La misère !
- La Mère Supérieure m'a dit : Si Monsieur Vincent n'en veut pas dans sa salle, remettez-les dehors.
- C'est bon. Dites-lui que je les garde.

Monsieur Portail interroge :

- Qu'est-ce que nous allons leur donner ?
- De la soupe et du pain.
- Oh! Du pain ! ?
- De la soupe ... et une petite prière, quand ils auront l'estomac plein.

Arrive un homme :

- Monsieur le curé !
- Qu'est-ce que tu veux, toi ?
- C'est pour le bois...Y en a plus... ça va s'éteindre,
- Mais qu'est-ce que tu en fais de ton bois ? Tu le manges ?
- J'ai mis les bûches une à une, comme vous me l'avez dit : en économisant. - Commencez par la prière : c'est ce qui nous manque le moins. Je vais voir pour le reste.

CHEZ LE CHANCELIER SEGUIER

Monsieur Vincent vient le trouver pour résoudre le problème du bois. Le chancelier accueille Monsieur Vincent :

- Entrez !
- Excusez-moi de vous importuner encore.
- Mais qu'est-ce qui vous manque encore, Monsieur Vincent ?
- Je n'ai plus de bois.
- C'est insensé, Monsieur Vincent ! Mais vous les faites cuire, vos pauvres !
- J'économise, vous m'excuserez...
- Vos excuses ne sauraient avoir de motif. Je vous ai fait donner une salle ici ; on m'a arraché la faveur de vous fournir le bois. Je ne veux même pas savoir qui vous recevez dans cette salle... Votre faiblesse,...votre crédulité... Mais si on écoutait ces gens-là, Monsieur Vincent, ils se chaufferaient toute la journée !

Dans la cheminée du bureau du chancelier, flambe un bon feu de bûches. Monsieur Vincent continue à implorer :

- Ils sont faibles, Monsieur, vieux et malades.
- Je suis comptable, Monsieur Vincent, devant la Direction Générale des Hospices, d'une administration importante. J'ai des quantités allouées qu'il m'est impossible de dépasser. Je ne puis me livrer, comme vous, à la générosité et à la fantaisie... Moi non plus, Monsieur Vincent, moi non plus, je n'ai plus de bois !

A ce moment-là, le feu crépite plus clair et plus haut dans la cheminée du chancelier... qui essaye de se reprendre.

- Monsieur Vincent vous êtes un homme charmant ; si vous avez froid, venez vous chauffer chez moi. Vous savez que je suis toujours heureux de bavarder avec vous.
- Je vous remercie, Monsieur.

En sortant, Monsieur Vincent murmure pour lui-même:

- De l'argent !...de l'argent... Il faut de l'argent. On ne peut rien au monde sans argent !

MADAME DE GONDI APPORTE SON AIDE

Pour avoir de l'argent, Monsieur Vincent s'est tourné vers sa bienfaitrice, Madame de GONDI. La voici dans la salle d'hôpital où s'affaire Monsieur Vincent.

- Madame ! Vous êtes venue vous-même ! Et tout de suite !
- Ai-je jamais eu l'habitude vous faire attendre, Monsieur ?
- C'est vrai.
- Voici l'argent que vous m'avez demandé.
- Merci... J'ai maintenant beaucoup de pain...et pour longtemps. Nous n'avions rien eu à donner, ce matin !

Monsieur Vincent appelle Monsieur Portail :

-Vite, Monsieur, du pain !
- Et du bois ?
- Et du bois aussi !

La conversation reprend entre Mme de Gondi et Monsieur Vincent. Mme de Gondi demande :

- Me permettrez-vous de ne vous donner jamais que de l'argent, Monsieur Depaul ?
- Vous êtes une si grande dame que voulez-vous donner d'autre ?... Il faut porter le poids de votre fortune et de votre nom, comme ils portent le poids de leur misère...

Monsieur Vincent se remet à laver les pansements souillés, comme il le faisait au moment de l'arrivée de Mme de Gondi :

-Excusez-moi, j'ai besoin de ce linge : le prix d'une servante, c'est le prix de beaucoup de morceaux de pain, dont je n'ai pas le droit de les priver.

Madame de Gondi, à sa servante :

- Sors, va, je n'ai plus besoin de toi.

Et Mme de Gondi se met à laver les linges salis. Monsieur Vincent reste d'abord béat, puis il dit :

- Mais, Madame, vous ne pouvez pas faire cela tous les jours !
- Je le pourrai... et d'autres que moi le pourront aussi.

De fait, quelque temps après, les premières de celles qu'on appellera *les Dames de la Charité,* se réunissent autour de Monsieur Vincent. Comme on le voit dans la scène suivante :

UNE REUNION DE DAMES

Madame GOUSSAULT s'adresse à Monsieur Vincent :

- Puisque nous voilà toutes réunies pour la première fois, nous vous remercions d'abord, Monsieur Vincent.

- C'est moi qui vous remercie toutes, Mesdames : sans vous je ne pouvais plus rien. Vous êtes descendues parmi les pauvres comme les anges du ciel... des anges qui portent des fournitures, du bouillon, des vêtements chauds, des bonnes paroles...

Mais les dames interrompent Monsieur Vincent. L'une d'elles dit :

- Moi aussi, j'ai cru qu'ils allaient me couvrir d'insultes !

- Pas du tout ! Reprend une autre, ils sont très polis et ils disent très gentiment merci, quand on leur donne quelque chose.

- Pas tous ! réplique une troisième.

Et une autre :

- Moi j'exige qu'ils disent merci. C'est comme avec mon petit chien : Tu veux du sucre ? Tu donnes la patte.

Monsieur Vincent intervient :

- Les pauvres gens sont très susceptibles, Madame. Il faut parfois des trouvailles d'ingéniosité pour leur donner sans les blesser.

Madame GOUSSAULT s'efforçant de ramener l'attention sur le sujet qui a motivé la réunion :

- Nous avons plusieurs petites questions d'ordre pratique. Et d'abord notre nombre : nous ne sommes que douze et il y a beaucoup de pauvres. Devons-nous accepter de nouvelles dames ?

Une dame :

- Vous voulez mon point de vue ? On veut nous copier ! Eh bien ! Non ! Nous devons rester entre nous!

Une autre :

-Je crois qu'on devrait admettre certaines personnes.

Une troisième :

-Madame X...

Une autre :

- Madame X...? Avec son air... et tout son argent ?

Monsieur Vincent *:*

-Peut-être les pauvres trouveraient-ils cela agréable, Madame !

- Mais, Monsieur, il ne faut pas penser qu'aux pauvres ! Il faut penser aussi à nous !

Une autre :

- Madame de Guéméné est une personne extrêmement désagréable. Figurez-vous qu'hier la femme de mon marchand drapier...

Une dame :

- Qu'en pense Monsieur Vincent ?

Monsieur Vincent :

- Je pense que dix mille écus sont bien quelque chose...

Mais ces dames se mettent à parler chiffons. Une vois domine, qui dit :

- Je ne sais pas comment vous faites...

Monsieur Vincent s'éclipse tout doucement, sans que ces bonnes dames s'en aperçoivent...

LA RENCONTRE AVEC MARGUERITE NASEAU :

Au bas de l'escalier qu'il vient de descendre, se tient une jeune paysanne, avec ses sabots à la main. Timidement, elle s'adresse à Monsieur Vincent :

- Je vous demande pardon, Monsieur le Curé : il n'y a personne ?

- Qui cherches-tu ?

- Monsieur Depaul.

- Que lui veux-tu ?

- Monsieur, je suis de Suresnes. Je suis servante dans une ferme là-bas. Je suis venue parce que j'ai entendu dire qu'il y a à Paris des grandes dames qui visitaient les malades et les pauvres dans les hôpitaux. Est-ce que c'est vrai ?

- Oui !... Oui et non.

- Alors je suis venue, parce que... J'ai beaucoup d'audace peut-être... mais j'aurais voulu le dire à Monsieur Vincent.

- Lui dire quoi ?

- Les grandes dames, Monsieur,...ça a l'habitude d'être servies ; ça ne doit pas très bien s'y prendre pour servir de plus malheureux qu'elles. Moi, je suis vachère, j'ai l'accoutumance de la peine. Je suis capable de faire de gros travaux qu'elles ne pourraient pas faire... Alors j'ai pensé que je pourrais peut-être les aider. Je ne demande pas de gages : la nourriture seulement. Je pourrais faire les saignées, les lavements, panser les plaies, refaire les lits des malades, vider les pots... tout ce qu'elles ne doivent pas aimer... Et servante pour servante, j'aime mieux l'être des pauvres de Dieu que de mes maîtres. Voilà !... C'est peut-être de l'orgueil ?

Pendant que parlait la paysanne de Suresnes, le visage de Monsieur Vincent s'est illuminé. Maintenant, il répond :

- Non, ma fille... Tu es venue à pied ? Tu as mangé, ce matin ?

- Non, je suis partie avant l'aube. J'ai du demander longtemps avant de trouver ici.

- Va à la cuisine. Tu leur diras que c'est Monsieur Vincent qui t'envoie ; ils te donneront à manger. J'irai te voir tout à l'heure.

- Vous croyez qu'on m'acceptera ?

- J'en suis sur.

Resté seul, Monsieur Vincent murmure :

- Merci, mon Dieu, de m'avoir envoyé cette simple fille. Elle a compris, dans sa simplicité, ce que je n'avais pas compris tout seul : c'est avec des pauvres que je sauverai les pauvres.

Quelques années plus tard, Monsieur Vincent pourra raconter à Louise de Marillac et à ses premières filles :

- Elle s'appelait Marguerite Naseau, cette pauvre vachère de Suresnes, la première fille servante des pauvres de la commune de Paris, ce fut elle. Et cette charité dont les dames du monde avaient tant parlé entre elles, elle s'est mise à la faire simplement, laborieusement, comme un travail de pauvres.

Bientôt, elle ne fut plus seule : vinrent se joindre à elle Barbe Angiboust et Madeleine... Leur Vie était rude et remplie de quolibets et parfois de coups. Eh oui ! Tout le monde était contre nous. On ne pouvait admettre que des religieuses ne restassent pas enfermées dans leur couvent, mais vécussent dans la rue... Pour nos filles, le cloître, c'était la rue ; leur cellule, une chambre de louage. Leur solitude était extrême ; aussi ai-je pensé à les réunir. Il fallait donc trouver une maison où elles se sentissent chez elles le soir, leur rude journée achevée.

Le ciel a voulu que, dans sa charité, Monseigneur y pensât. On nous céda le grand prieuré du domaine de Saint-Lazare. Mais les bâtiments étaient délabrés ; tout était à refaire : l'hôpital des malades, la pharmacie, la salle d'accueil des pauvres où on les nourrit et où on les chauffe le jour, Nous conservons aussi les pauvres déments. Il fallait que je trouve quelqu'un qui acceptât de diriger les filles.

MONSIEUR VINCENT APPELLE LOUISE DE MARILLAC

C'est à cette jeune veuve que Monsieur Vincent envisageait de confier la formation des premières filles qui voulaient être servantes des pauvres. Et voici l'entretien décisif. Monsieur Vincent dit à Louise qui, depuis un certain temps déjà, est sa fille spirituelle :

- Ce n'est pas assez de faire, comme vous, un peu de bien autour de soi ; il faut se charger davantage, il faut se charger un peu plus tous les jours.

- Ce que vous demandez, mon Père, est très lourd. Je fais le bien tant que je peux.

Par une fenêtre, Monsieur Vincent et Louise de Marillac voient passer des réfugiés. Louise avoue :

- Cette foule est effrayante. J'ai peur des pauvres.

- Oui, ils sont terribles,… N'est-ce pas, tous ensemble... Terribles comme la justice de Dieu qu'ils proclament effroyable... Nous, nous trichons, avec nos vêtements décents, nos visages convenablement nourris... Mais ces haillons, cette horreur, ces maladies, ces misères, ces maigreurs où luisent des regards de loups,... c'est son visage !... Ils ne sont pas intéressants. Ils font peur. Mais il faut les servir tout de même comme nos Maîtres, et les aimer.

- Je suis craintive, je suis faible, irrésolue, ingrate. Je n'ai aucune des qualités qu'il faut pour diriger.

- Vous êtes ma première âme, la première qui m'ait compris,... Mademoiselle de Marillac, vous serez courageuse, résolue, habile... J'en ai besoin.

Survient une Sœur :

- Mon Père !... mon Père !... Nous n'en pouvons plus ! Nous ne sommes que quatre dans la grande salle. On amène un mourant et personne ne veut céder sa place.

- J'y vais.

Et à Louise de Marillac :

- Suivez-moi, vous allez voir à quel point j'ai besoin de vous !

DANS LA SALLE DES MALADES

Les malades sont entassés à plusieurs dans un même lit. Ils se disputent entre eux pour avoir une place. On entend s'élever la voix de Monsieur Vincent :

- Et moi ? Vous allez me laisser passer ? Hé !... Alors ?

- Nous ne pouvons pas le coucher, dit une Sœur, il n'y a plus de place.

- Qui va mieux ici ? demande Monsieur Vincent devant un lit comble. *Qui peut donner sa place à un plus malade ?...Toi ?*

Dans un lit, un malade vient de mourir. Alors Monsieur Vincent dit :

- Voilà une place. Faites enlever le corps.

Un malade proteste (il était allongé par terre) :

- Et moi ?...et moi? V'là trois jours que j'attends sur le carreau qu'il crève ! pour prendre sa place. Elle est à moi sa place. Il me l'a dit, avant de passer, qu'elle était à moi ; Je veux mourir dans un lit, moi ! Je veux mourir dans un lit !

- Ça va.

Et à une Sœur, Monsieur Vincent dit :

- Fais coucher l'homme, je reviens....

Et à Louise de Marillac :

- Ma fille, je vous laisse un instant ; veillez à ce que le changement se fasse dans l'ordre.

Le malade crie toujours :

- J'veux mourir dans un lit ! J'veux mourir dans un lit !

Un autre :

- Et moi alors ? Tu crois ! Y a encore plus longtemps que toi que j'attends !

Les malades se battent. Une Soeur intervient :

- Arrêtez ! Arrêtez. !... Je vais appeler Monsieur Vincent... Ne vous battez pas ici !

Et à Louise de Marillac, horrifiée :

- Oh! Madame, arrêtez-les !

Une autre Sœur *:*

- Nous ne pouvons plus... Nous ne sommes pas assez. Ils nous insultent. Ils nous crachent au visage. Il faudrait...

Une autre :

- Couchez-vous ! Couchez-vous tous !..Je vais appeler Monsieur Vincent !

Une autre *:*

- Il n'y a pas assez de lits.

Une voix :

- Y a qu'à en trouver d'autres !

Un malade :

- Les pauvres, ce n'est pas des chiens ! Haa!

Plusieurs malades répètent :

- On n'est pas des chiens !

Toute la salle gronde :

- On n'est pas des chiens !!!

Monsieur Vincent revient. Et en même temps que lui, apparaît un huissier, qui dit :

- C'est bien Monsieur Vincent ?... J'ai ordre de vous signifier l'arrêt d'expulsion.

- J'ai 1200 malades à Saint-Lazare, Monsieur. Je donne 1200 rations de soupe par jour. Où iront tous ces malheureux ?

- Ce n'est pas mon affaire. Je viens vous signifier l'arrêt d'expulsion.

Louise de Marillac :

-Monsieur Vincent, ils se sont révoltés ! Ils se sont battus ! Je ne pourrai pas, je ne pourrai pas !

Monsieur Vincent :

- Allez-y, Monsieur Portail, je vous rejoins.

Et à Louise de Marillac :

- Eh bien, ma fille, je ferai seul... Vous êtes toute tremblante.

Louise :

- Qu'est-ce...?

Monsieur Vincent :

- Ils trouvent Saint-Lazare trop petit... On va m'expulser de Saint-Lazare. La Providence le veut ainsi sans doute... Je me suis charge d'eux ; il faut que je leur trouve un autre abri maintenant... J'ai l'habitude.... Un autre abri où ils seront encore moins bien...

Par la fenêtre, où ils sont de nouveau accoudés, Vincent et Louise peuvent voir défiler encore tout un cortège de misérables réfugiés. Monsieur Vincent dit :

- Ce sont les réfugiés de Lorraine qui fuient devant les Impériaux. Il paraît que tout est brûlé chez eux. Ils sont plus de 2000 !... Toute cette misère... Toute cette misère !... C'est encore pour moi !

Mais Louise de Marillac dit :

- Non. pour nous !... Je vous demande pardon d'avoir été faible... Je reste.

CHEZ LE CHANCELIER SEGUIER

Les années ont passe. Les œuvres de Monsieur Vincent retiennent l'attention des pouvoirs publics. Le Chancelier, aujourd'hui a convoqué celui qui s'occupe si bien des misères.

- Monsieur Vincent, ce que vous avez fait est admirable : l'aide aux réfugiés des provinces dévastées a été providentielle. Mais d'où faites-vous sortir toutes vos boules de pain, vos vieux vêtements ? Nous voudrions bien, aux Finances, savoir vos tours de passe-passe.

- On nous les donne, Monsieur le Chancelier.

- Vous en avez de la chance ! Mais nous, ministre, on ne nous donne rien ; les impôts ne rentrent plus ; le peuple crie grâce ; on lui a tout pris. Mais où cela est-il passé ? Nous n'avons pas un sou, et les misérables pullulent ! Savez-vous qu'ils deviennent un danger public à Paris ? On mendie partout, et quand on ne donne plus, maintenant on menace !

- Ils ont faim, Monsieur le Chancelier.

- Faim ! Faim !... Au poste où je suis? il y a d'autres faims à calmer ! La France aussi a faim ! de sécurité, d'ordre !... Je vous ai fait venir pour vous annoncer une bonne nouvelle. Soyez heureux, vous qui leur avez consacré votre vie : dans deux jours, il n'y aura plus un pauvre à Paris, Monsieur Vincent.

- Comment cela, Monsieur ?

- C'est tout simple, mon cher : je les arrête !

- Mais, Monsieur, la pauvreté n'est pas le crime !

- Je regrette, mais elle en est le plus sûr chemin... Le crime, je le préviens.... J'ai des locaux : la Pitié, le Refuge, la Savonnerie, Bicêtre, la Salpétrière... L'ennui, c'est qu'il faudra les nourrir... Mais, enfin,...on se débrouillera. La salubrité de Paris avant tout !...Voulez-vous vous charger de la direction de l'Hôpital Général que je fonde ?

- Monsieur, les pauvres sont des hommes. Que faites-vous de leur liberté ?

- La liberté de quoi, Monsieur Vincent ? d'importuner tout le monde dans la rue ? de crever de faim ?... Je les nourris, je les abrite ; qu'est-ce qu'ils veulent de plus ?

- La Charité, Monsieur le Chancelier, c'est de les aider, en leur laissant leur qualité d'hommes.

- La charité ! la charité !... Mais c'est vous qui l'avez inventée, la Charité ! Autrefois, ce n'était qu'une vertu. C'était parfait. Ça concernait les bonnes âmes dans leur paroisse. On tirait une petite larme de son œil, une petite pièce de sa bourse, tout le monde était tranquille... Mais vous avez vu grand, vous avez remué ciel et terre, et vous avez si bien fait que vous l'avez collée sur les bras du Gouvernement, votre Charité !... Nous avions déjà les Finances,... les Protestants,... la Marine,... les Affaires Extérieures, la Guerre... Mais, sincèrement, croyez-vous qu'on avait encore besoin de votre Charité par-dessus la marché? ... Avant vous aussi, Monsieur, il y avait des pauvres, mais ils n'empêchaient pas les honnêtes gens de dormir. Maintenant, il y en a partout !... Ma parole, on croirait que vous les inventez !

RÉUNION DES DAMES DE LA CHARITÉ

Leur groupe est réuni autour de la Présidente GOUSSAULT. Derrière celle-ci, se tient Louise de Marillac, le voile de religieuse sur la tête. Quelques Filles de la Charité aussi sont présentes. Madame GOUSSAULT demande :

- Avons-nous le droit de lui faire ce reproche ? Avons-nous le droit de nous réunir contre lui ?

Une dame *:*

- Nous ne nous réunissons pas contre lui, Madame ! Nous avons le droit de lui dire notre avis !

Madame GOUSSAULT :

-Peut-être, si chacune de nous donnait de son temps, de sa peine, de son argent !

- Nous donnons ce que nous pouvons, Madame. l'or du Pérou ne lui suffirait pas ! Hier, c'était les vieillards ; c'est triste, les vieillards sans travail. Bon ! Il crée les "Petits Ménages"... Puis, ce sont les filles repenties, les galériens, les prisonniers... Et maintenant, voilà cette histoire des réfugiés qui passent.

Louise de Marillac :

- Depuis l'avance des Impériaux, ils ont déferlé sur Paris : tout est brûlé chez eux.

- Des Picards ... Il y a de bonnes dames en Picardie !

Louise de Marillac :

- Madame la Présidente...

Mme GOUSSAULT :

- Comment ?

- Louise de Marillac :

- Il m'a dit une fois qu'il souffrait pour le salut de tous ces peuples barbares de nos colonies et qu'il voudrait y envoyer des missions.

Une dame :

- Chez les nègres !... Vous voyez bien qu'il faut l'arrêter, sinon où nous entraînera-t-il ?

SOUS LE PORCHE D'UNE ÉGLISE

C'est la nuit. Deux hommes sont là, qui examinent des bébés abandonnés et ils échangent leurs impressions :

- On voit qu'il y a des soldats à Paris, et qu'ils prennent du bon temps !

- Ah! il est mort, celui-là.

- Ça fera un malheureux de moins ! Avec le froid qu'il fait, ce n'est pas étonnant

- A demain, Joseph !

- A demain.

Les deux hommes partis, une femme s'approche subrepticement et dépose un petit bébé sous le porche de l'église. A ce moment, Monsieur Vincent arrive et il demande

- Qu'est-ce que tu as laissé là ?

- J'ai peur !...

Monsieur Vincent se penche pour examiner ce que la femme a déposé. Il se redresse et lui dit, tout en tenant le petit dans ses bras :

- C'est un enfant de Dieu ! C'est ton fils. Il sera un jour un homme... Il est beau, ton petit... Il faut avoir du courage.

- Je ne pourrai pas, je ne pourrai pas ! J'aime mieux qu'il...

Et elle s'enfuit, tandis que Monsieur Vincent essaye de la rappeler :

- Reviens ! Je t'ordonne de revenir !

Elle ne revient pas et Monsieur Vincent reste là, avec le bébé dans ses bras. Survient alors un cul-de-jatte. Il s'adresse à Monsieur Vincent :

- Vous en avez combien ?... Il est encore en vie, celui-là ! D'habitude, c'est l'été qu'ils vivent un peu plus longtemps... L'autre est mort...Ça fait déjà deux heures que la femme l'a posé,... dès la nuit tombée. Il a crié un peu et puis il s'est tu.

- Et tu n'as pas bougé ?

- Je suis cul-de-jatte ! Je marche avec les mains. Alors, pour porter les bébés, moi !... et puis pour les porter où ? Les gens s'en foutent. Ils passent. Il fait froid, la soupe les attend.

- on en pose beaucoup dans cette caisse ?

- Trois ou quatre par jour. Et la moitié au moins qui crève. Les autres, je ne sais pas, moi... On en vend à des mendigots comme moi, qui les estropient. Un petit bancal, un petit bossu, un petit pantin,... tu parles, ça rapporte !

- Et elles savent cela quand elles viennent ?

- Et encore, celles qui les portent, c'est les putains, celles qui voudraient qu'ils vivent. Mais les autres !... C'est un petit paquet blanc dans l'eau !... C'est la vie ! la vie comme le Bon Dieu l'a faite : tout ce qui ne doit pas vivre, ça crève.

NOUVELLE REUNION CHEZ LES DAMES DE LA CHARITÉ

La Présidente GOUSSAULT est en train de parler :

- Monsieur Vincent, nous vous avons fait nos objections, avec notre désir profond de charité et avec notre bon sens aussi. Les femmes, Monsieur Vincent, savent ce qui est possible et ce qui n'est pas possible. Avec beaucoup de faiblesses et de misères, Dieu qui leur a donné à chacune un petit royaume à gouverner, leur a donné aussi cette humble science-là. Et les hommes feraient moins de bêtises, s'ils les écoutaient plus souvent.

- Madame la Présidente !

- Le mot a dépassé ma pensée. Excusez-moi, Monsieur Vincent.

- Non, je l'accepte... Madame Goussault, je suis heureux de manquer parfois d'un peu de bon sens. On fait par bon sens, en vérité, autant de péchés que par folie !

- Nous attendons maintenant votre réponse, Monsieur Vincent.

Monsieur Vincent ouvre son manteau et pose le bébé sur la table.

Mme GOUSSAULT :

-Qu'est-ce que cela, Monsieur,

- Ma réponse !

Silence intense. Monsieur Vincent reprend la parole:

- Vous trouvez que j'entreprends trop ? Moi, je pense que je n'entreprends pas assez. J'ai sauvé cet enfant ce soir, mais il meurt trois ou quatre innocents comme lui, chaque nuit, au porche de chaque église.

- Dieu veut qu'ils meurent, peut-être, Monsieur Vincent. Ce sont les enfants du péché !

- Quand Dieu veut que quelqu'un meure pour racheter le péché, c'est son Fils, Madame, qu'Il envoie ! Dieu n'a pas voulu qu'un seul innocent meure au nom des péchés. C'est la lâcheté, l'incurie, l'indifférence, le vice caché des hommes qui l'accepte...

- Monsieur Vincent !...

- Je hais le péché, je hais le vice, et si grand soit votre amour de la charité, il ne me le fera pas aimer ! dit Mme GOUSSAULT, *qui continue : Cet enfant du péché et du vice, je le hais !*

- Dieu vous écoute, Madame la Présidente !

- Dieu ne peut pas l'aimer non plus !

- Je ne vous permets pas d'en douter ! Je sais, moi, que Dieu me demande de sauver cet enfant innocent, avant toutes les autres misères. Je sortirai demain. Je sortirai toutes les nuits. Je vous en apporterai d'autres sur cette table. Vous les...

- Monsieur Vincent, nous sommes déjà bien chargées ; nous vous l'avons dit ce soir. Je sais que vous ne nous écouterez pas, nous qui sommes riches et oisives. Mais ces filles qui n'ont que le travail de leurs mains à donner et qui le donne du matin au soir, vont vous le dire aussi. Elles n'en peuvent plus.

- Puisque Dieu le leur demande, elles pourront davantage !

- Mais nous vous parlons le langage de la raison, Monsieur Vincent !

- C'est moi qui vous l'ai parlé le premier, ce langage : je vous ai toujours dit qu'il ne fallait pas enjamber sur la Providence. Mais, ce soir, je ne vous le dis plus : j'ai peur d'être terriblement en retard sur elle.

- Monsieur Vincent, pour recueillir ces enfants, il y a une institution : la Couche...

- Madame,...

- Elle paye des nourrices pour les élever.

- Je ne sais pas du tout ce qui a été fait pour les enfants perdus. Je sais seulement que, si je n'avais pas suivi cette femme ce soir, cet enfant serait couché dans une auge à la porte de l'église : il serait mort maintenant !

- Vous ferez ce que vous voudrez, Monsieur, mais je suis sûre de moi en disant qu'aucune des honnêtes femmes ici présentes ne voudra souiller ses mains à soigner ces petits misérables et rentrer toucher ses enfants à elle le soir !

Une autre dame :

- Ne demandez pas plus, Monsieur Vincent ! Ne demandez pas trop ! Ce que vous voulez entreprendre là rencontre trop de répugnance !

- Vous aussi !... Il n'y aurait donc pas un visage... Mademoiselle de Marillac ?

Louise de Marillac :

- J'ai honte... j'ai honte... mais ils me font horreur aussi.

- Madeleine ? (une Fille de la Charité)

- C'est laid, le péché, Monsieur Vincent ! C'est trop laid !

- Vous aussi !... Je n'y arriverai jamais alors !... J'ai été un fou de croire que je pourrais émouvoir vos âmes,... vous sortir de votre immonde solitude !... Oh ! je vous en supplie, osez au moins me regarder ! Faites-moi l'aumône d'un regard, que je ne sois pas aussi seul !...

Les têtes restent baissées, les regards détournés. Monsieur Vincent s'en va en disant

- Je n'y arriverai jamais ! Je n'y arriverai jamais !...

LA VISITE DE Mgr GRAZIANI

Nous voici en 1660. Les œuvres de Monsieur Vincent font l'admiration de la France et d'autres pays. L'envoyé du Pape Alexandre VII, de passage à Paris, vient visiter le quartier général de la Charité de Monsieur Vincent, Saint-Lazare. C'est PORTAIL, vieilli lui aussi, qui guide le Prélat à travers la grande maison :

- Monsieur Vincent sera certainement désolé de n'avoir pu être là pour accueillir Votre Éminence. Sa charge au Conseil de Conscience, où sa Majesté lui a fait l'honneur de lui demander de siéger aujourd'hui, a pu seule l'en empêcher.

- Sa Sainteté le Pape a la plus grande admiration pour l'œuvre de votre Supérieur, Monsieur. Elle m'a dit : " Graziani, avant de quitter la France, tu iras voir Saint-Lazare, et tu Nous diras comment c'est, puisque moi, je n'irai jamais ! "

Monsieur PORTAIL donne des explications :

- Ce sont nos vieillards de l'œuvre des "Petits-Ménages". Euh... l'assistance à ceux qui n'ont plus la force de gagner leur vie. (Un peu plus loin) *Monsieur NACQUART est mort à Madagascar, nous avons donné son nom à la salle de nos missions étrangères.*

- Qui était Marguerite Naseau ? Je n'ai jamais entendu son nom.

- La première Fille de la Charité. Elle est morte en soignant les pestiférés.

- Et Louise de Marillac fut la première Supérieure des Filles de la Charité, si je ne me trompe ?

- Oui, Monseigneur, oui... Nous manquons de place : nous avons dû accueillir ici quelques-uns de nos petits enfants trouvés.

- Je crois que vous avez eu beaucoup de répugnances à vaincre et que vous avez eu beaucoup de mal ?

- Eh oui ! Monseigneur, beaucoup ! Mais, avec le temps, la volonté de Monsieur Vincent... vous voyez, nous sommes arrivés à tout... à tout !

- Des œuvres semblables existent maintenant chez nous en Italie et dans la plupart des pays d'Europe et même du monde. Que diront les siècles futurs quand ils apprendront qu'un homme, un homme seul, a voulu contre tous cette chose qui nous paraît maintenant si naturelle et si juste ?

- Oh ! Monseigneur !... Monsieur Vincent ne va pas tarder.

- J'attendrai, Monsieur, j'attendrai.

Désignant un ecclésiastique qui passe, Portail explique :

- C'est le Révérend Père Philippe Emmanuel de GONDI... Après la mort de Madame la Comtesse, il est entré dans les Ordres. Notre petite Congrégation lui doit infiniment.

MONSIEUR VINCENT ET LA REINE DE FRANCE

A la suite d'un malaise, la Reine ANNE d'AUTRICHE a retenu Monsieur Vincent, après la réunion du Conseil de Conscience. Tous deux sont assis devant un immense feu de cheminée. La Reine demande :

- Eh ! bien, Monsieur Vincent, êtes-vous mieux ?

- Votre Majesté est trop bonne. Je la supplie de me pardonner ce malaise.

- Oh !... Reposez-vous encore quelques instants avec moi. (Au valet) *Laissez-nous maintenant.... Vous faites trop, Monsieur Vincent ! Nous sommes vieux tous les deux maintenant.*

- On est vieux quand on le veut, Madame !... quand on a le temps

- Il faut le prendre... C'est bon aussi d'avoir fini !

- J'ai si peu fait !

Après un silence, la Reine relance la conversation :

- Je me demande parfois, Monsieur Vincent, si vous ne cédez pas à une certaine coquetterie, en parlant de vous-même ?

- Je suis plein d'affreux défauts, Madame,... de monstrueux défauts, dont je demande pardon à Dieu tous les jours... Mais la coquetterie ?!... Enfin, j'y penserai, puisque Votre Majesté me le dit.

- Vous savez que vous avez beaucoup fait et qu'ils sont rares ceux qui pourront, au jour du Jugement, présenter un compte de leurs jours aussi bien rempli que le vôtre !

- J'ai dormi. J'ai affreusement dormi, Madame ! ... Il a fallu que je devienne très vieux pour apprendre qu'on ne pouvait dormir que quatre heures par nuit. J'ai été lâche souvent. Aussi j'ai cédé. J'ai fermé les yeux pour ne pas voir la misère.

- Et Nous, Monsieur Vincent ?... Nous qui n'avons pensé qu'à notre plaisir, à notre appétit de jouissance ? et qui, sans vous, aurions toujours gardé fermés nos yeux ? ... J'ai tout voulu, Monsieur Vincent, et j'ai eu tout : l'or et la puissance, et puis l'amour. Tout ce que rêvait la petite Infante autrefois dans son Escurial : le plus beau royaume du monde, le plus bel amour, eût-elle risqué de perdre son royaume pour lui ; les plus beaux diamants, elle les a eus... Mais, entre cette petite fille avide et cette vieille reine lourde de gloire et de bijoux, qui rêve en ce moment en face de vous, il me semble maintenant qu'il n'y a eu qu'un grand songe vide : je n'ai rien fait !... Répondez-moi, vous qui n'avez pensé qu'à donner, vous qui avez renoncé au bonheur et à la puissance toujours, vous qui avez bâti autre chose que de vains palais, qu'une vaine gloire : sentez-vous, au seuil de la mort, ce grand trou vide derrière vous, vous aussi ?

- Oui, Madame, je n'ai rien fait.

- Que faut-il alors faire dans une vie, Monsieur, pour faire quelque chose ?

- Davantage, Madame !... Nous sommes terriblement négligents !... On m'attend à Saint-Lazare ; les pauvres m'attendent. Votre Majesté me permet-elle d'aller les retrouver ?

- Allez, Monsieur Vincent, et dites-leur que la reine de France leur demande humblement pardon de leur avoir volé un moment de vous.

Monsieur Vincent se lève péniblement, s'incline devant la reine et s'en va, le dos voûté. Il traverse l'immense galerie du palais, encombrée de courtisans qui, sur son passage, s'inclinent respectueusement.

LE DERNIER PAUVRE DE MONSIEUR VINCENT

Dans le carrosse, qui le ramène à Saint-Lazare, Monsieur Vincent a encore un malaise. Il en sort à temps pour apercevoir un pauvre gisant dans la rue. Il ordonne au cocher :

- Arrête ! Arrête !

Avec de rudes efforts, Monsieur Vincent descend du carrosse, et va se pencher sur le malheureux. Le cocher interroge :

- Il est malade, Monsieur ?

- Il a faim. On a toujours faim !

Et commençant à soulever le pauvre pour le porter jusqu'au carrosse, il dit au cocher :

- Allez ! Aide-moi !

- Mais, Monsieur, je n'ai personne...Vous ne pourrez pas !

- Si, je pourrai ...On peut toujours ! Mais il tombe.

- Vous voyez, Monsieur, je vous l'avais dit.

Tant bien que mal, les deux hommes réussissent à hisser le pauvre dans le carrosse. Monsieur Vincent est complètement épuisé.

A SAINT-LAZARE

Voyant l'état dans lequel Monsieur Vincent arrive, avec un nouveau pauvre à soigner, Monsieur PORTAIL le gronde affectueusement :

- Vous êtes vraiment trop imprudent !

- Ce n'est rien !

- Trop imprudent !

- Ne t'énerve pas, Portail, et fais coucher ce malheureux.

- Et vous aussi, Monsieur, vous devriez vous coucher!

- Moi ?... Je n'ai pas encore,...

Il chancelle.

- Monsieur ! Monsieur !

- Je ne suis pas très bien. Je ne verrai personne.

- Monseigneur Graziani, l'envoyé de Sa Sainteté est là, Monsieur, et il vous attend.

- C'est un honneur immense que Sa Sainteté daigne me faire. Jette-toi aux pieds de Son Éminence et demande-lui pardon pour moi ! Mais je crois que... que je dois, ce soir, attendre une autre visite encore plus importante... Dis-lui que je ne peux pas...Va... laisse-moi seul !

- Monsieur, puis-je au moins demander un médecin ?

- Non, non. Personne !... Ah ! si, si !... Je verrai tout de même quelqu'un... Jeanne... tu sais,... la petite nouvelle qui va aux pauvres pour la première fois. Envoie-la-moi !

- Mais, Monsieur, c'est sans importance ; n'importe qui peut lui dire...

- Eh !... A l'âge où je suis arrivé maintenant, on sait ce qui est important et ce qui ne l'est pas vraiment. Envoie-la-moi, et remercie les autres.

Resté seul un moment, Monsieur Vincent regarde le crucifix et, les yeux fixés sur celui-ci, il murmure :

- O mon Dieu... Quand vais-je vous retrouver ?... Pourriez-vous enfin m'appeler au repos ?... Mais croyez-vous que j'ai le droit de me reposer ? J'ai si peu fait !... Je suis las, c'est vrai...

On frappe :

- Entrez !... Qui est là ?

La petite Sœur Jeanne entre en disant *:*

- C'est Jeanne !

LE TESTAMENT DE MONSIEUR VINCENT

- Approche, Jeanne... Je voulais te voir... Je sais que tu es courageuse et bonne... Tu vas aux pauvres, demain, pour la première fois ?

- Oui, Monsieur.

- Je n'ai pas toujours pu parler aux filles qui allaient aux pauvres pour la première fois... on ne fait pas tout ce qu'on devrait !... Mais... à toi, la plus petite,... la dernière... il faut que je parle : c'est important... Souviens-toi bien !... Souviens-toi bien toujours !

- Oui, Monsieur.

- Tu verras bientôt que la Charité est lourde à porter,... plus lourde que le broc de soupe et le panier plein... Mais tu garderas ta douceur et ton sourire... Ce n'est pas tout de donner le bouillon et le pain : cela, les riches peuvent le faire... Tu es la petite servante des pauvres,... la Fille de la Charité toujours souriante et de bonne humeur... Ils sont tes Maîtres, des Maîtres terriblement susceptibles et exigeants, tu verras !... Alors, plus ils seront laids et sales, plus ils seront injustes et grossiers, plus tu devras leur donner de ton amour... Ce n'est que pour ton amour,... pour ton amour seul,... que les pauvres te pardonneront le pain que tu leur donnes !

Informatique C.L./ janvier 1993